

Les shorts rouges de Velina Minkoff
Le Grand Leader doit venir nous voir de Velina Minkoff

Pierre Popovic

Numéro 273, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2020). Compte rendu de [*Les shorts rouges de Velina Minkoff / Le Grand Leader doit venir nous voir de Velina Minkoff*]. *Spirale*, (273), 60–62.

PIERRE POPOVIC

LA FAROUCHE BRAVOURE DE LA VIE

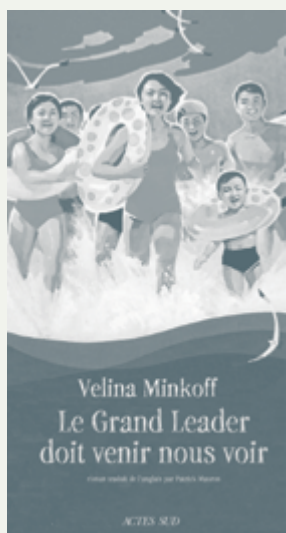
LES SHORTS ROUGES

VELINA MINKOFF
Hémisphères Éditions,
2020, 164 p.



LE GRAND LEADER DOIT VENIR NOUS VOIR

VELINA MINKOFF
Actes Sud, 2018, 286 p.



Avant de taquiner la nouvelle, Velina Minkoff publie *Le Grand Leader doit venir nous voir*, roman qui marie avec une drôlerie communicative le tragi-comique à l'ironie douce. En 1989, dans les mois qui précèdent la chute du mur de Berlin, une jeune adolescente (13 ans) de bonne famille s'envole avec d'autres adolescents bulgares pour la Corée du Nord de Kim Il-sung, grand-père de l'actuel copain de Donald Trump, Kim Jong-un. Ils forment un groupe de « pionniers », délégué par la Bulgarie au XII^e Festival international de la jeunesse et des étudiants, où se rassemblent des pionniers venus de toute la galaxie communiste. Sous perfusion idéologique depuis le berceau, Alexandra a de l'énergie à revendre, mais peu de jugement, ce que son âge excuse. Tout au long du voyage de Sofia à Pyongyang en passant par Moscou, tout au long des deux semaines de jeux, de visites, d'activités culturelles et sportives, tout au long des soirées rêveuses, des promenades parfois rudes et des repas en groupe qui meublent son séjour coréen, elle s'émerveille avec une constance militante de tout ce qui lui arrive et de tout ce qu'elle entend et voit. Le récit est persillé de mots et d'exclamations euphoriques de dimension beethovénienne. Les meubles de la chambre sont « incroyables » ; le vestiaire est « fabuleux » ; la chanson « Les oreilles du blé brillent devant nous » est « tellement chouette », à l'égal de ses copines, de l'hôtel, du pays, du lac Samil et de la cantine ; le manège, les montagnes russes, cet « homme » (le « Grand Leader »), le motel au bord de la mer et les crayons chimiques dont il faut humidifier la mine sont « incroyables » ; Kim Jang Ok, le jeune Coréen qui ne la quitte pas des yeux et qui l'aime, c'est évident, est « divin » et le « plus beau Nord-Coréen du monde » ; les lieux visités sont « stupéfiants » ; tout y passe. Même quand les choses se présentent mal à l'instar d'un « bassin

gluant à grenouilles vertes», quand telle ou telle activité ou aventure promise tourne en eau de boudin, quand la nourriture est infecte ou qu'un dîner est «*désastreux*», il faut, ou bien faire semblant que tout va bien, ou bien passer fissa à une autre bulle enchanteresse. Dans ce parti pris d'enthousiasme se reconnaît l'exubérance déontique de la jeune adolescence au moment de la première séparation libre d'avec les parents, mais aussi la trace d'une imprégnation idéologique profonde, transmise par l'école et diverses institutions (dont la principale est «*le Parti*») ainsi que le texte l'indique. Toute à son allégresse, en effet, Alexandra ne voit pas qu'elle est surveillée, car elle bouge un peu trop au goût des responsables, ne voit pas que le culte voué au «*président éternel*» (Kim Il-sung) et à son «*livre rouge*» est obligatoire quand bien même elle visite un musée où «*[il] y a des cellules de prison, des tunnels pour munition et des bureaux militaires qui semblent parfaitement réels*». Une chose la chicote néanmoins et la dispense d'une aliénation complète: la fascination envieuse qu'elle éprouve pour *l'autre camp* et, en fait, pour une autre culture et une autre idéologie. C'est de son âge, et dans son tempérament de jeune fille romanesque qui veut que la vie soit vivante, elle cristallise vite¹. Le lecteur l'aime et la trouve à la fois drôle et touchante en raison de cela. Ainsi adore-t-elle Adriano Celentano, les Beatles (George Harrison est son préféré), la Madonna de *Who's That Girl* et Eddie Murphy dans *Beverly Hills Cop*, à telle enseigne qu'elle ne comprend pas pourquoi il ne faudrait pas faire confiance aux Américains «*quand ils voyag[ent] dans des pays socialistes*». Il n'y a nul doute pour elle que Madonna et les États-Unis seront un jour communistes quand ils auront arrêté de «*souffrir du capitalisme et de l'impérialisme*». À son retour à Sofia, elle assiste à la déconfiture du communisme dans son pays et, après un court moment de stupéfaction, si elle voit encore les choses de travers, ses 14 ans la disposent cependant à aller, la cibiche au bec, s'encanailler et faire la fête au nouveau troquet qui vient d'ouvrir dans «*un garage particulier à côté de l'école*».

1 – J'emprunte cette expression adorable à Stendhal en en étendant un peu le sens.

2 – À l'exception de la cinquième nouvelle, dont le cadre est Londres, et de la toute fin de la sixième, où il est question de Los Angeles.

AU FIL DES ANS ET DES AUTRES

Une petite fille de trois ans qui ne chante que si on lui donne ce qu'elle demande, des «*savons Lux*», par exemple, car ils «*sentent tellement bon*» qu'elle les utilise pour laver «*son nounours en caoutchouc*»; deux enfants qui jettent des cerises pourries en bas vers les chats de gouttière pour la joie de leur filer une dysenterie sans tenir compte qu'entre eux et eux pend le linge de l'irascible madame Ruskova; une adolescente de lycée qui, sous la très laide blouse d'uniforme qu'elle porte et laisse tomber jusqu'à terre, est habillée sexy grave en vue de rendez-vous amoureux; voilà trois cas typiques des portraits qui se rencontrent dans la galerie à arcades mise en place par *Les shorts rouges*. Dans le premier, la gamine a devant elle sa famille, qu'elle aime, mais pas au point de s'en laisser conter; dans le second, les deux marmots préfèrent le malin plaisir de jouer au respect que tout un chacun devrait à l'épouse du «*camarade Ruskov*»; dans le troisième, la jeune lycéenne délurée contourne les règlements scolaires pour assouvir son désir de plaire et d'aimer. Dans *Le Grand Leader*, Alexandra, malgré sa gourmandise de vivre, subissait les événements et n'avait pas de recul par rapport à ce qui lui avait été inculqué. La donne est différente dans *Les shorts rouges*. C'est la prégnance et la persistance d'un esprit d'insubordination à l'égard de règles institutionnelles et de dogmes officiels que les dix nouvelles rassemblées sous ce titre suivent et décrivent. Pour ce faire, elles explorent une moyenne durée. L'action se déroule en Bulgarie² entre le milieu des années 1970 et le début des années 1990. Ces balises temporelles se déduisent d'indices semés au fil des pages: la première nouvelle cite «*l'album de Mireille Mathieu avec Mamouchka dedans*», la dernière, «*le nouveau film d'Oliver Stone, The Doors*», double sortie dont une rapide recherche indique les dates, 1975 et 1991. La saisie opérée couvre donc l'affaiblissement progressif puis le déclin brutal du régime communiste en Bulgarie jusqu'aux chutes du mur de Berlin et du régime autocratique de Todor Jivkov en 1989. Au fil des textes, les personnages, parfois récurrents, le plus souvent différents, avancent en âge, de trois ans à la jeune vingtaine, au rythme de la chronologie des événements politiques et historiques. Par des jeux habiles de focalisation, où la concentration des données sur tel ou tel personnage prend une intensité très variable (et soudainement variable) même dans des nouvelles courtes, par une distribution très libre de la parole dans les dialogues et les propos rapportés, le monde alentour prend une consistance à la fois élastique, comme dans la vie quotidienne, et solide, comme si l'on y touchait. Cette proximité s'origine aussi dans le fait que le déclin du

communisme est ici vu au prisme de ses conséquences directes ou indirectes sur le devenir d'une famille relativement aisée et très unie, ainsi que sur des amitiés et des rencontres fécondes. Il y a là comme une souplesse dans la narration qui permet de glisser dans les textes à la fois des analogies performantes et un climax général. Dans « Le grand sac noir », une jeune mère, étudiante en philologie et assistante dans les cours de français à l'université, dit à sa petite fille que, si elle ne s'endort pas, « *le Vieil Homme de l'autre côté de la Rue va venir pour la mettre dans son Grand Sac Noir* ». On conviendra que ce n'est pas la meilleure idée pour inviter une petite fille à s'endormir que de la préparer à cauchemarder, mais il faut lire ceci dans la logique globale du recueil. La relation entre la fragilité de la gamine et le croque-mitaine invoqué est la version réduite au cadre éducatif privé d'un rapport plus large, extensible à la société globale environnante, entre l'individu et le pouvoir en place. Bien d'autres tensions de ce type (une vieille dame craignant qu'on lui prenne ses souvenirs, un garçon annonçant malheureusement à une jeune femme que la maison qu'elle visite est hantée, etc.) strient le recueil. Elles sont systématiquement compensées par diverses formes d'amour³, par des amitiés fortes, par des envies de bonheur envers et contre tout, par ce que Hugo appelait « *la farouche bravoure de la vie* ».

LE TEMPS QUI VA MANQUE DE MÉMOIRE

Cette écriture de proximité que Velina Minkoff pratique avec soin et efficacité accomplit un travail critique et un travail mémoriel. Les récits historiques officiels, qu'ils soient produits par des historiens, des idéologues ou des politiciens européens ou américains, sans omettre les bulgares contemporains, célèbrent une « victoire » obtenue à la fin de la « guerre froide » par le « camp de la liberté » sur l'URSS (ou la Russie) et ses « satellites ». En conséquence de quoi, le communisme, idéologie de l'autre camp que nous pulvérisâmes, est mort. Et depuis, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. *Les shorts rouges* sont aux antipodes de ces annales narratives confortables. Comment ? Par l'intérêt et l'empathie portés aux gens qui vécurent dans – et pas seulement sous – les régimes communistes. La critique de ces derniers est présente dans les nouvelles, mais elle s'appuie sur la vie journalière et directement sociale des personnages, desquels elle montre le goût pour la liberté, le rire, la culture, la discussion d'idées. Mais, du même élan, des textes indiquent aussi que toute béatitude d'après-coup serait malvenue. Via l'évocation du délabrement d'une villa jadis splendide, « La maison hantée » montre par exemple que le néolibéralisme de la fin des années 1980 ne sera pas plus aimable envers elle que le capitalisme d'État de naguère ne l'avait été. Quant au travail mémoriel, il touche à tout avec doigté. Sa minutie et l'abondance des signes exondés du passé composent l'archive sensible d'un état de société. Cela passe par la mode et les habits, les expressions et les mots qui cartonnent, les couleurs et les blagues au goût d'hier, les petits (une poupée cassée) et les grands (Tchernobyl) événements, la marque d'un cognac (Pliska), la ponctualité et la vitesse très relatives des bus, les chanteurs et les chansons qui sont sur toutes les lèvres, les cerises du printemps, les coiffures, l'album de photographies d'une vieille dame ouvert par deux déménageurs, un short rouge porté jadis par une mère ou une tante. Minkoff en fait l'éclatante démonstration : sans prendre la mesure de ce catalogue des passés trouvés, il est impossible de comprendre l'histoire et ses drames *dans leur ensemble*⁴.

3 – La jeune mère reste auprès de sa fille jusqu'à ce qu'elle s'endorme après lui avoir parlé de l'inquiétant « Grand Sac Noir » (son vieux propriétaire est un ancien moine orthodoxe, devenu fou à la suite de l'avènement du communisme).

4 – Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, traduit du russe par Andrée Robel, Paris, Gallimard, 1982 [1970 pour la traduction française], p. 470. Les italiques sont de Bakhtine.